

Quitter la Terre

par Jean-Paul JACQUEL

Yata – Mali

Deux jours plus tôt on a eu la visite du cheikh. C'était assez inhabituel vu qu'aucune fête n'était en vue et que pour l'impôt on avait encore quelques mois avant d'y penser. Il a pris son air grave pour dire qu'on avait quarante-huit heures pour emballer nos affaires et qu'il faudrait ensuite quitter le village. Le cheikh, il est brave mais pas très futé et il a parfois des idées étranges alors on ne l'a pas trop pris au sérieux. Erreur.

C'est à cinq heures du matin que l'armée est arrivée. Un officier nous a dit de prendre nos bagages et de monter dans le camion. Comme ils n'avaient pas l'air de plaisanter j'ai jeté mes frusques dans un sac, ma femme a pris quelques vêtements au hasard et chacun un gamin sous le bras on est allé vers les camions. Là, on a vu Atim, c'est un ami, un brave gars mais toujours en problème avec les autorités. Il est sorti de la case en courant et a essayé de se glisser entre deux groupes de soldats. Deux d'entre eux ont lâché une rafale de mitraillette, Atim s'est effondré. On a bien compris que les soldats ne rigolaient pas et on est monté dans les camions et personne n'a reparlé jusqu'au camp.

Hotsuke - Japon

J'étais de service à l'hôpital quand ils sont arrivés. J'avais suivi les instructions données par la télévision. Mes affaires étaient prêtes. Moins de vingt kilos, des vêtements et un ou deux souvenirs de ma mère - même s'ils avaient dit d'éviter les objets inutiles, pour moi ceux-là étaient indispensables. Le problème, c'est que mon sac était resté à la maison. Je me suis dirigée vers celui des officiers qui avait l'air le plus sympathique. Il m'a répondu avec un triste sourire qu'il faudrait faire sans. A voir l'allure des autres j'ai préféré ne pas insister.

Peu après les médecins sont passés. Ils circulaient entre les lits en consultant les dossiers. Puis ils collaient un morceau d'adhésif sur le lit, un blanc ou un rouge. Ceux dont le lit portait l'adhésif rouge - il me semble que c'étaient les malades moins gravement atteints - étaient emmenés par des soldats. Quand ils ont pris le lit de M. Sato j'ai voulu intervenir mais le regard de l'officier a stoppé net mon mouvement. Je crois que c'est là que j'ai commencé à pleurer. Les militaires ont dirigé le personnel vers les couloirs, puis nous sommes partis en colonne, d'abord hors du complexe puis hors de la ville. J'eus une dernière vision de la salle 37. Des soldats en blouse blanche remontaient le couloir. Devant les malades restés là ils s'inclinaient puis après quelques mots leur faisaient une rapide injection. A aucun moment ils ne prirent le temps de passer un coton avec du désinfectant sur le bras avant de piquer...

Nous avons marché longtemps avant d'atteindre le camp. Je n'avais jamais rien vu de si vaste. Des tentes aussi loin que portait mon regard. Elles étaient disposées en cercle autour de constructions en dur, des tours basses d'un ou deux étages de couleur verte ou bleue. J'appris rapidement que les bleues étaient destinées à l'hygiène et les vertes à la nourriture. Quant aux bâtiments noirs qui m'avaient échappé au premier regard, c'étaient des centres administratifs occupés par quelques civils mais surtout par des soldats. Je m'étonnais un peu de voir autant

de militaires. Je croyais les effectifs de l'armée japonaise plus modestes. Mais j'ai vu que certains soldats étaient d'une stature plus frêle et j'ai compris qu'ils avaient, probablement à la hâte, recruté des adolescents. D'autres n'avaient pas du tout notre physique et en les entendant parler j'ai saisi qu'ils étaient étrangers. Cependant comme tous portaient des lunettes de soleil ou des masques à gaz il était impossible de voir leurs traits, j'en suis donc resté aux conjectures.

Le pire, c'était les rumeurs qui couraient à travers le camp. La plupart des gens pensait que les motifs invoqués pour notre évacuation n'étaient pas les vrais et que des choses plus graves se préparaient. Certains racontaient que ceux qui n'avaient pas voulu quitter la ville avaient été abattus presque sans sommation et que les militaires fouillaient les maisons une par une tandis que des auto-mitrailleuses équipées d'antennes parcouraient les rues. Une vraie psychose se répandait parmi nous. Ainsi personne ne comprenait pourquoi les réseaux de télécommunications étaient soudain devenus silencieux. Impossible de contacter sa famille ou ses amis, d'avoir des nouvelles du monde. Certains entraient dans une rage folle et se battaient au moindre prétexte, et là les soldats ne faisaient pas de quartier. D'autres restaient sans bouger, le regard vide pendant des heures et auraient facilement oublié de s'alimenter. Mes réflexes professionnels d'infirmière m'ont probablement évité de sombrer, mais je crois que j'ai passé le plus clair de mon temps à pleurer. Surtout que je n'avais aucune affaire de rechange, que je n'avais rien pu emporter de chez moi et que je pensais, comme la plupart, que nous étions ici pour longtemps.

Je suis restée cinq jours dans le camp de Kyoto.

Dan - Etats-unis

descendu en ville et j'avoue qu'ils avaient fait du bon boulot. Tous les dingues qui attendaient le jugement dernier dans la joie, l'impatience et la bonne humeur étaient dehors. Ça dansait, ça chantait, ça s'embrassait en pleurant, ça se foutait à poil et certains se flagellaient de bon cœur. Un vrai bonheur. J'ai voulu téléphoner à Jim pour savoir s'il avait une idée de ce qui se tramait en douce, pas de ligne... L'Internet était pas plus vaillant. La civilisation s'écroulait donc pour de vrai. Comme j'ai le sens des priorités je me suis dirigé vers le gun-center le plus proche. Il était clairement temps de mettre à jour mon équipement. La boutique était fermée et il y avait quatre soldats devant la porte. De toute façon il devait plus y avoir grand-chose dedans. A voir ce que les mecs avaient à la ceinture ils avaient probablement déjà pillé le fonds. Alors j'ai pensé à Louise qu'a toujours un peu de matos en surplus pour dépanner un copain prêt à sacrifier quelques dollars. L'appart de Louise était fermé et je suis pas allé frapper parce que les deux flics devant la porte avaient l'air trop concentré pour que ça vaille le coup de les déranger.

Là je crois que j'ai commencé à paniquer...

Deux jours plus tard, avec une gueule de bois historique, je suis monté dans un camion qui nous a emmenés à une vingtaine de kilomètres de la ville dans un super camp de vacances avec vue sur la baie et le Golden Gate. Dans le camion en face de moi il y avait une gentille fille avec une jolie valise jaune. Devait faire moins de vingt kilos - la valise - à coup sûr. Je m'étais

pas pris le chou avec ce genre de problème vu que même en emmenant mon mobilier j'aurais sûrement été en dessous du poids maxi. J'aurais bien tenté ma chance avec la blonde en valise couleur taxi new-yorkais mais les circonstances s'y prêtaient pas trop et je soupçonnais que si elle fronçait son joli nez ça pouvait être à cause de moi... un peu trop de négligence dans mon odeur corporelle ou quelque chose dans ce genre là.

Huit jours après, ça ne s'était pas beaucoup amélioré...

Comment ils s'y sont pris pour démonter le camp et nous faire faire au moins un millier de bornes à pied jusqu'à un autre camp j'ai pas encore compris mais mes arpions s'en souviennent et mes groles ont pas survécu. Le nouveau camp était plus petit et plus haut dans la montagne. Il était organisé tout pareil sauf qu'au milieu il y avait un grand bâtiment cylindrique d'un rose un peu grotesque. Autour on retrouvait les mêmes bâtisses bleues, vertes et noires et les mêmes braves tentes militaires. A l'arrivée deux gars se sont énervés et s'en sont pris à un militaire. Le gars est resté très cool, il a sorti un flingue et ça a tout de suite fait deux places de libre dans le camp. Autant dire qu'après ça on était plus tranquille qu'un bocal de poissons rouges.

Je ne suis entré dans le bâtiment rose qu'après dix jours. J'étais lavé et rasé et les soldats m'avait fourni des fringues à ma taille. Des trucs très confortables mais rien d'idéal pour aller draguer sur les boulevards.

Philippe - France

rès : une tour large mais pas très haute trône au centre. Elle est d'un rose un peu étonnant qui nous a tous surpris. Il y a aussi, me semble-t-il, moins de soldats et plus de ces jeunes recrues à la stature fragile. C'est à cet indice que nous nous sommes calmés. Après les premiers moments de colère et d'excitation nous sommes tous tombés dans une sorte d'apathie fataliste. Je crois que nous avons accepté de ne rien comprendre à ce qui se passe, d'avoir dû quitter tout ce qui faisait notre vie : famille, amis, maison, animaux familiers et objets quotidiens. La vue des exécutions sommaires nous a secoués. Il fut vite clair que les militaires ne plaisantaient pas et qu'ils avaient des consignes strictes. Ceux qui ne voulaient pas suivre, les violents, les petits trafiquants en tout genre, les provocateurs, etc. étaient abattus sans sommation. Sauf à admettre que la première exécution valait avertissement pour les autres.

La vie s'organise donc tranquillement dans le village de tentes et les spéculations vont maintenant bon train. Tout y passe : le monde, nos villages, les vrais motifs de ces incroyables manœuvres (personne n'accorde plus de crédit aux histoires d'accidents nucléaires), la raison d'être de ces camps plus petits et surtout nos chances de survie. Comme nous avons tous reçu un paquetage de vêtements et de souliers neufs, que nous sommes convenablement nourris et soignés nous voilà à peu près convaincus qu'on n'en veut pas à nos vies, mais alors ?

J'ai, à propos de soins médicaux, reçu un témoignage étrange. Mon vieil ami Antoine était, avant l'évacuation, hospitalisé à Aubenas. J'étais bien sûr sans nouvelles de lui comme du reste du monde quand je l'ai vu surgir un matin au camp. Frais comme un gardon et, pour dire la vérité, en meilleur état que je ne l'ai jamais connu. Sans être étrange son histoire était quelque peu étonnante. Au début de l'évacuation, des médecins sont passés le voir et, après un coup d'œil à son dossier et quelques questions, ils ont posé un ruban collant rouge sur le pied de son lit. Un peu plus tard quatre soldats sont venus le chercher et l'ont conduit, sur son lit, jusque dans la cour. Ils sont ensuite tous entrés dans un bâtiment circulaire. Mais Antoine assure que

ce bâtiment n'était pas là au moment de son admission. Il y a reçu des soins accélérés et en un temps record s'est vu apte à quitter l'hôpital sans même un traitement d'accompagnement !

Sur les soldats aussi courent les rumeurs les plus extravagantes et plus particulièrement à propos des jeunes recrues dont je parlais plus haut et qui sont l'objet d'incroyables spéculations. A vrai dire je n'accorde pas trop d'importance à ces histoires dignes de la veillée des grands-mères. Pourtant j'ai été témoin d'un fait particulier et, pour tout dire, étonnant. Au moment de l'évacuation du village de Saint-Pierre, une vieille femme s'est avancée avec dignité vers un groupe de soldats. Son discours fut simple mais vrai. Elle déclara qu'à son âge quitter sa terre ce serait mourir et que, tant qu'à mourir, autant le faire maintenant et que, puisqu'on ne laissait personne vivant en arrière, si un de ces charmants jeunes gens voulait bien se donner la peine ; tout cela fut dit avec un sourire ironique et tendre. J'ai vu un officier porter la main à son arme et j'en suis certain, une goutte d'eau courait sur sa joue tandis qu'il levait son pistolet vers elle. A ce moment une de ces "jeunes recrues" leva la main, fixa longuement la femme et eut un geste de dénégation. Après quoi l'officier remit son arme en place poussant un soupir de soulagement que l'on a dû entendre jusqu'au château ! En vérité nous les appelons "jeunes recrues" parce qu'ils sont plus graciles que nos soldats et ont le geste plus délié. Il est impossible d'en savoir plus car tous, les troupes comme les officiers, portent lunettes sombres ou masque à gaz, mais tout le monde ici est persuadé que ces soldats viennent d'un pays étranger, probablement d'Orient, et qu'ils jouent un rôle clef dans notre histoire. Il est en effet fréquent que les autres les interrogent du regard avant de prendre une décision.

Après quelques jours au camp, notre brave routine, vite et chèrement acquise, vient d'être perturbée. Les prisonniers - je ne vois pas d'autre mot - sont conduits par groupes de cinq cents ou mille vers le bâtiment central.

Ce qui agite le camp c'est qu'on n'a encore vu personne ressortir...

Jana - Brésil

indios ? Bravo pour la surprise, il m'a rétorqué qu'ils avaient des moyens. Le truc épatant c'est qu'en disant cela il avait un léger sourire. Saura-t-on jamais ce qui fait sourire un militaire ? Là-dessus il a sorti son revolver pour me faire comprendre qu'il préférait interrompre notre conversation avant qu'elle ne prenne un tour trop sentimental. Comme j'étais d'accord avec lui je suis retourné voir mes potes.

Et les moyens, ils les avaient ces fils de... On était depuis trois jours dans le camp à essayer de comprendre ce qui se passait et de voir s'il n'était pas possible de filer à l'anglaise quand les indiens sont arrivés. Pas en camions bâchés, pas à pied ou en bateau, mais dans des transports aériens comme j'en avais jamais vus. Des trucs énormes qui se déplacent avec un minimum de bruit et apparemment sans hélices ni réacteurs dont nos indiens sont sortis avec l'air ébahi d'un type qui vient de voir le plus gros budget d'effets spéciaux du cinéma de Science-fiction de tous les temps sur écran géant alors qu'il était parti pour un remake de Bambi. C'est comme ça que j'ai compris que c'était un coup des américains et des capitalistes pourris. Il n'y a qu'eux qui disposent de moyens de cette ampleur et qu'eux qui puissent prendre un tel plaisir à effrayer tout le monde pour faire régner l'ordre, leur ordre.

Parce que pour ce qui est de commencer à avoir peur on était tous bien partis.

Ça a failli s'améliorer un poil quand nous sommes arrivés au second camp et qu'on nous a fourni des fringues propres. Mais quand on s'est rendu compte que ceux qui entraient dans le grotesque édifice rose n'en ressortaient pas, la trouille est devenue panique. Ce qui a fini par calmer les esprits - outre une douzaine de cadavres - ç'a été de constater que les militaires qui accompagnaient les civils à l'intérieur ne ressortaient pas non plus. On était sûr, à peu près, que le suicide n'entraîne pas dans l'idée que les soldats se font d'un coup d'Etat réussi. Alors on y est allé.

Nous sommes probablement un peu plus de sept cents dans cette salle immense. Au fond il y a une estrade et, derrière celle-ci un écran géant. Sur l'estrade une grande table avec la brochette d'officiers habituelle, celle qui vous annonce placidement qu'en raison de problèmes techniques votre gouvernement civil a été suspendu et remplacé par une junte sanglante, impitoyable et ultra-libérale. Le truc étonnant c'est qu'ils ont mis un de ces gamins en uniforme pour présider la table. Sur l'écran on ne voit que lui et, comme me le glisse Garcían à l'oreille, je n'avais jamais remarqué la couleur inhabituelle de sa peau. Mais il prend la parole avec une belle voix grave et un accent indéfinissable. Je m'attends stoïque au blabla habituel et pour appuyer son discours il enlève ses lunettes.

Andrew - Australie

du XX^e siècle et j'ai vu de nombreux visages pâlir, des mâchoires se crispent, des corps se raidir. Quand le général en chef a précisé que personne, absolument personne ne devait rester en arrière et que nous devons utiliser les moyens les plus brutaux voire, et même préférentiellement, l'exécution immédiate, la réticence de la plupart d'entre-nous est devenue quasi insubordination et les propos de nos officiers ont été couverts par un brouhaha inhabituel. Lorsque le général réussit à obtenir un silence suffisant ce fut pour nous préciser que nous disposerions de moyens extraordinaires et que nous aurions à collaborer avec d'autres militaires

ou assimilés dont les méthodes et les objectifs nous étaient foncièrement étrangers. Aussi quand il a ouvert la porte pour les introduire m'attendais-je à quelques collègues des services de renseignement. J'avoue que ma surprise a été complète.

Ce soir nous sommes dans le dernier camp. Je suis assis derrière une longue table en compagnie des officiers avec lesquels j'ai travaillé sur cette mission. Devant nous il y a presque un million de personnes agitées, effrayées et pourtant pas une seule qui devine ce qui l'attend. Derrière nous un écran géant va dans un instant montrer un de ceux qui ont dirigé toute l'opération pour l'Est de l'Australie. Voilà, c'est lui sur l'écran, il prend la parole et le silence se fait dans l'immense salle :

“Habitants de la Terre vous vous êtes mis, par ignorance plus que par méchanceté, par stupidité plus que par désir de nuire, dans une situation insupportable. Vous avez lentement d'abord puis de manière accélérée détruit votre environnement et la plus grande partie des espèces animales qui partageaient la planète avec vous. Encore un demi siècle à ce rythme et c'est toute la vie qui disparaîtra de la Terre, vous en dernier certes, mais vous aussi.

Nous avons, par des moyens détournés, alerté votre communauté scientifique qui a tenté d'amener citoyens et dirigeants à la raison, en vain. Nous vous avons montré pourquoi votre cerveau de primates vous empêchait de réagir convenablement à la menace espérant que vous essayeriez de l'améliorer, là encore en vain. Il est aujourd'hui trop tard. Mais la vie et, surtout, la conscience sont trop rares dans l'Univers pour qu'on laisse ainsi une planète mourir. Vous allez donc être évacués vers des mondes différents, où la vie n'arrive pas à faire émerger une espèce consciente et vous essayerez d'en faire des mondes beaux et florissants. Ce ne sera pas facile mais nous vous fournirons les outils nécessaires. Sur le monde où vous arriverez vous trouverez d'autres terriens venus d'autres lieux de la Terre et avec eux vous tenterez de mettre en place une société dynamique et créative où vos vieux réflexes simiens seront mis en veille. Les colonies où cet objectif ne sera pas atteint verront leur population terrienne définitivement éradiquée afin qu'elles n'aient pas à supporter ce dont la Terre aura bien du mal à se remettre et que d'autres races puissent à leur tour y tenter leur chance. Bon courage.”

En parlant il a ôté ses lunettes et tous ont pu découvrir son visage gris, triangulaire et ses grands yeux d'insecte. Il y a eu dans l'assistance quelques cris d'effroi mais pas de mouvements de panique. Ils n'ont pas tout compris mais nous serons là pour redire et pour stimuler le démarrage de la colonie.

Le mur du fond s'efface et laisse place à une vaste surface dorée et frémissante. Nous allons tous ensemble y pénétrer et découvrir un nouveau monde. J'avoue que je suis terrorisé.

Ali, grammaticien-mère - Takzir la planète soeur.